

Sergueï Prokofiev (1891-1953)
Roméo et Juliette

Prokofiev a longtemps dérouté ses contemporains par les curieux contrastes et les paradoxes auxquels son œuvre nous convie. Un critique décrivait sa musique comme « un mélange de simple et de savant, un tout complexe et des parties schématisées à l'extrême ». Celui que l'un de ses professeurs du Conservatoire surnommait « le vilain petit canard », en raison de son nihilisme et de son incessant besoin de provoquer, cultiva tour à tour les recherches sonores les plus audacieuses et la simplicité la plus désarmante.

On observe, dans la production du compositeur, un changement de cap esthétique étonnant au moment de son retour en URSS, peu avant la Seconde Guerre mondiale. Son langage devient résolument tonal et accessible, ses rythmes beaucoup moins heurtés et son harmonie franchement consonante. Lui-même confessa au cours d'une entrevue : « Bien sûr, j'ai employé des dissonances, autrefois, mais il y en avait trop. La dissonance constituait pour Bach le sel de la musique. D'autres ont ajouté du poivre et de plus en plus d'épices dans leurs plats jusqu'à ce que les estomacs les plus résistants en deviennent malades ».

Datant de cette période de transition, *Roméo et Juliette* se situe à la croisée des chemins. Le musicien « tapageur » s'y révèle au meilleur de sa forme, entre autres par l'emploi d'une percussion débridée par endroits et de thèmes dissonants à souhait; en contrepartie, son lyrisme trouve dans les personnages de Juliette, de Roméo et de Frère Laurent l'occasion d'élaborer des mélodies chantantes qui se gravent presque instantanément dans la mémoire. L'extraordinaire science orchestrale de Prokofiev vient cimenter tous ces éléments et leur assure une cohésion remarquable.

Entreprise en 1935, la composition de *Roméo et Juliette* fut complétée dès l'année suivante. Prokofiev rédigea lui-même le livret, aidé de trois collaborateurs. La première représentation du ballet eut lieu à Brno en Tchécoslovaquie en décembre 1938, puis l'œuvre fut présentée en URSS, en l'occurrence au Kirov de Leningrad, deux ans plus tard.

Le compositeur tira trois suites d'orchestre de son ballet, les deux premières étant largement plus diffusées que la troisième. De nombreux chefs n'hésitent pas, d'autre part, à constituer à leur gré leurs propres suites, ce que Prokofiev a lui-même autorisé et même suggéré. Il en résulte une grande diversité d'« agencements » tant en concert qu'au disque.

Parmi les numéros les plus caractéristiques de la partition, signalons le très impressionnant « Montaigu et Capulet » (aussi appelé « Danse des chevaliers ») qui, après un départ lointain et inquiétant, éclate avec un fracas assourdissant. Cette introduction s'enchaîne sur le passage sans doute le plus connu de la partition, une danse lourde et impérieuse scandée par une basse pesante et massive. Le thème principal, avec ses rythmes pointés, en émerge, suivi d'un thème secondaire aux cuivres qui n'est guère plus rassurant. Une section centrale apporte un contraste inattendu par son instrumentation légère et diaphane, où domine la flûte, sur un fond sonore de cordes et, plus loin, de célesta, le tout d'une extrême délicatesse. En prêtant bien attention, on reconnaît dans le solo de flûte le thème des chevaliers, même si ce passage décrit la danse de Juliette avec son prétendant, le comte Pâris. La musique effectue un retour partiel à la section initiale, avec une instrumentation adoucie dont se détache la sonorité chaleureuse du saxophone.

Par Bertrand Guay